ÉTUDES ET MÉMOIRES

I

NOTES DE LINGUISTIQUE ITALIQUE[1] :

PAR M. LEJEUNE
Professeur à la Sorbonne

XVI

SUR LA NOTATION DES VOYELLES VÉLAIRES DANS LES ALPHABETS D'ORIGINE ÉTRUSQUE

SOMMAIRE. — *Rappel des conditions dans lesquelles les parlers italiques ont noté leurs deux voyelles vélaires* (o, u), *dans des alphabets dérivés de l'étrusque, lequel avait une voyelle vélaire unique* (u). *Examen particulier du problème de même ordre qui s'est posé dans les écritures novilarienne et ascolienne, sur la côte adriatique.*

1. Dans un article antérieur[2], nous avions envisagé d'ensemble les adaptations indépendantes faites, à des dates diverses, de l'alphabet étrusque pour noter des parlers indo-européens : latin, falisque, vénète, osque, ombrien, lépontique. Ces adaptations témoignent toutes, à des degrés différents, de l'emprise du modèle étrusque (« modèle principal ») sur les habitudes d'esprit des adaptateurs ; si bien que la connaissance par ceux-ci[3] de l'alphabet grec (« modèle accessoire »), si elle leur a permis d'utiles retouches au système graphique étrusque, ne les a pas amenés en général (comme elle aurait pu le faire) à une notation pleinement satisfaisante du vocalisme et du consonantisme de leurs

1. Cf. t. XXI-XXII, 1945, p. 87 ; t. XXVIII, 1950, p. 97 ; t. XXIX, 1951, p. 86 ; t. XXX, 1952, p. 87 ; t. XXXI, 1953, p. 117 ; t. XXXII, 1954, p. 120 ; t. XXXV, 1957, p. 88 ; t. XXXVIII, 1960, p. 132.

2. *R. É. L.*, XXXV, 1957, p. 88-105.

3. Probablement à partir de Massilia pour les Lépontiens, d'Adria pour les Vénètes, de Grande-Grèce pour Latins et Falisques (et pour Osques et Ombriens?).

langues. La dépendance de l'étrusque est comme un « péché originel » de la plupart des alphabets de l'Italie ancienne. En latin et en osque, c'est seulement au IIIe siècle que des réformes locales en effacent les effets.

On peut se demander dans quelle mesure ces déficiences des adaptations s'expliquent par la seule maladresse des adaptateurs ou par un souci d'économie (économie quant au nombre des modifications à apporter au modèle étrusque et, par suite, quant au nombre des signes de l'alphabet résultant) ; on peut se demander aussi si un tel souci d'économie aurait été dirigé, pour chaque langue particulière, par la conscience de l'inégal rendement des oppositions distinctives entre *p* et *b*, *t* et *d*, *k* et *g*, *o* et *u*, et par le sentiment que telle ou telle de ces oppositions pouvait, sans inconvénient majeur, demeurer sans notation. Mais, le latin mis à part, toutes les langues en cause nous sont trop pauvrement connues pour qu'une telle hypothèse soit vérifiable. Elle est, en outre, peu plausible a priori, et les réformes intervenues par la suite en latin et en osque indiquent bien que les défauts des adaptations initiales étaient ressentis comme une gêne.

La présente note ne concerne que la notation des voyelles vélaires. Mais elle prend en considération d'autres alphabets dérivés de l'étrusque : ceux qui ont été utilisés le long de la côte adriatique, entre le Rubicon (au nord) et le Sangro (au sud).

2. On rappellera, d'abord, quelques données de l'étude mentionnée ci-dessus :

a) Le vocalisme étrusque est un système à quatre timbres :

i *u*

e *a*

Aussi l'usage graphique étrusque n'a-t-il retenu qu'un seul[4] des deux signes disponibles de voyelles vélaires que lui proposait le grec (O, Y). Aucune inscription étrusque[5] n'a d'exemple de O. Dans tous les mots grecs comportant ο ou ω empruntés par l'étrusque, c'est *u* que l'on trouve[6] : *pruχum* (πρόχους), *putere*

4. Le lemnien avait un système analogue ; des deux signes grecs disponibles, c'est O que l'alphabet lemnien a choisi. Voir *Tyrrhenica* (Milan, Istituto Lombardo, 1957), p. 158-169.

5. Voir, plus bas (XVII), la discussion de la bilingue de Pesaro.

6. On cite ici quelques-uns des exemples où ο, ω étaient en syllabe initiale ; mais cf. aussi *aplu* pour Ἀπόλλων, *atunis* pour Ἄδωνις, *aχmemrun* pour Ἀγαμέμνων, etc.

(ποτήριον), *qutun* (κώθων) ; *prumaθe* (Προμᾶθεύς), *pultuke* (Πολυδεύκης), *utuse* (Ὀδυσσεύς), *φulφsna* (Πολυξένᾱ) ; etc.

b) Cependant, O, radicalement inconnu, dès l'origine, des inscriptions étrusques (« alphabet pratique »), est traditionnellement conservé (à sa place normale, avant *p*) dans les abécédaires (« alphabet théorique »), en même temps que d'autres « lettres mortes », au moins à l'époque archaïque (Marsiliana, Viterbo, Cerveteri, Formello, Colle). Mais il manque déjà dans l'abécédaire de Leprignano et il n'y en a plus trace dans ceux du v^e^ siècle et des siècles suivants (Ruselle, Chiusi, Bomarzo, Nola).

c) Tous les parlers indo-européens d'Italie (à l'exception du messapien) avaient un système vocalique ne comprenant pas moins de cinq timbres :

i *u*
e *o*
a

Leur notation par des alphabets adaptés de l'étrusque a donc posé partout, pour les voyelles vélaires, un problème qui a reçu diverses solutions.

d) Chez les Latins et les Falisques (premiers textes : VII^e^ siècle), chez les Vénètes (premiers textes : v^e^ siècle), chez les Lépontiens (premiers textes : IV^e^ siècle), adaptations indépendantes aboutissant toutes quatre à la « résurrection » de O, mais dans des conditions probablement différentes. Pour deux de ces alphabets, nous possédons des abécédaires ; dans l'ordre des lettres du latin, O est à la place (précédant *p*) qu'il occupe comme lettre morte dans les abécédaires étrusques archaïques et comme lettre vivante dans l'alphabet grec ; en vénète, ◇ a été rangé en queue d'alphabet, place habituelle des lettres ajoutées après coup, en sorte qu'on doit se demander si l'alphabet vénète classique (le seul que nous connaissions) n'a pas été précédé par un alphabet dépourvu de signe distinct pour *o* et notant par V à la fois *u* et *o*.

e) Les Osques, durant le IV^e^ siècle, et les Ombriens, aussi longtemps qu'ils ont eu une écriture propre, notent par V à la fois *u* et *o*. Mais en pays osque, aux alentours de 300, intervient une réforme[7] ; l'adjonction d'un signe diacritique (point entre

7. Cette réforme a concerné en même temps la notation des voyelles prépalatales ; en sus de [e], l'osque se trouvait posséder d'une part un [į] ouvert (issu de **ē* et de **i*), d'autre part un [i] fermé (issu de **ī* et de **-yo-* devant *-s*). L'intervention d'un signe diacritique a

les deux branches de V) institue une nouvelle lettre V̇ (que l'on translitère traditionnellement par *ú*) ; cet *ú* sert à écrire [o], voyelle vélaire ouverte (issue de **ŏ* et de **-ā* final), tandis que *u* (non diacrité) note désormais seulement [u], voyelle vélaire fermée (issue de **ō*, de **ŭ* et de **ū*).

La réforme osque (*ú* distingué de *u*) est peut-être elle-même dépendante de l'histoire des variétés adriatiques de l'écriture étrusque.

3. Deux groupes d'inscriptions prélatines, ne relevant ni de l'étrusque, ni de l'ombrien, ni de l'osque, et constitués essentiellement d'épitaphes, se rencontrent sur la côte adriatique entre Rubicon et Sangro :

a) un groupe septentrional, d'extension géographique restreinte, entre Pesaro et Fano ;

b) un groupe méridional, plus nombreux, plus dispersé et peut-être moins homogène, entre la vallée du Chienti au nord et celle du Sangro au sud, ou, si l'on préfère, entre la latitude de Fermo au nord, et celle de Lanciano au sud.

L'ensemble a été désigné, en dernier lieu, sous le nom de « East Italic » par J. Whatmough[8], de « Piceno » par V. Pisani[9]. Ces dénominations veulent être purement géographiques. Mais le mot « Italic » n'en suggère pas moins quelque appartenance soit à l'osco-ombrien, soit à une plus large famille de parlers i. e. (incluant, à côté de l'osco-ombrien, le latin, le falisque, le vénète, etc.). D'autre part, le mot « Piceno » suggère une appartenance ethnique précise, et évoque ces *Pīcentēs* dont Pline rapporte les origines à une migration sabine (« *ortī sunt ā Sabīnīs uōtō uēre sacrō* », *H. N.*, III, 110). Enfin, la légitimité même d'une désignation commune est contestable ; car rien ne plaide pour une parenté, même lointaine, entre l'idiome noté par les textes du groupe Nord et celui que notent les textes du groupe Sud.

On devrait donc choisir deux dénominations distinctes, l'une

donné naissance à une lettre *i* pour noter [i̯], alors que *i* était désormais réservé à la notation de [i].

8. *Praeitalic Dialects of Italy* [1933], t. II, nos 342-355, p. 207-257. Ci-après cité : PID.

9. *Le lingue dell'Italia antica oltre il latino* [1953], nos 66-69, p. 217-221 (il ne s'agit que d'un petit choix de textes). Ci-après cité : LIA. — Dans le volume collectif [1959], *I Piceni e la civiltà etrusco-italica* [Atti del II Convegno di Studi Etruschi], la grande stèle de Novilara a été étudiée par G. Camporeale (p. 93-98) et G. Giacomelli (p. 99-104), et les principaux textes ascoliens par V. Pisani (p. 75-92). Ci-après cité : Atti.

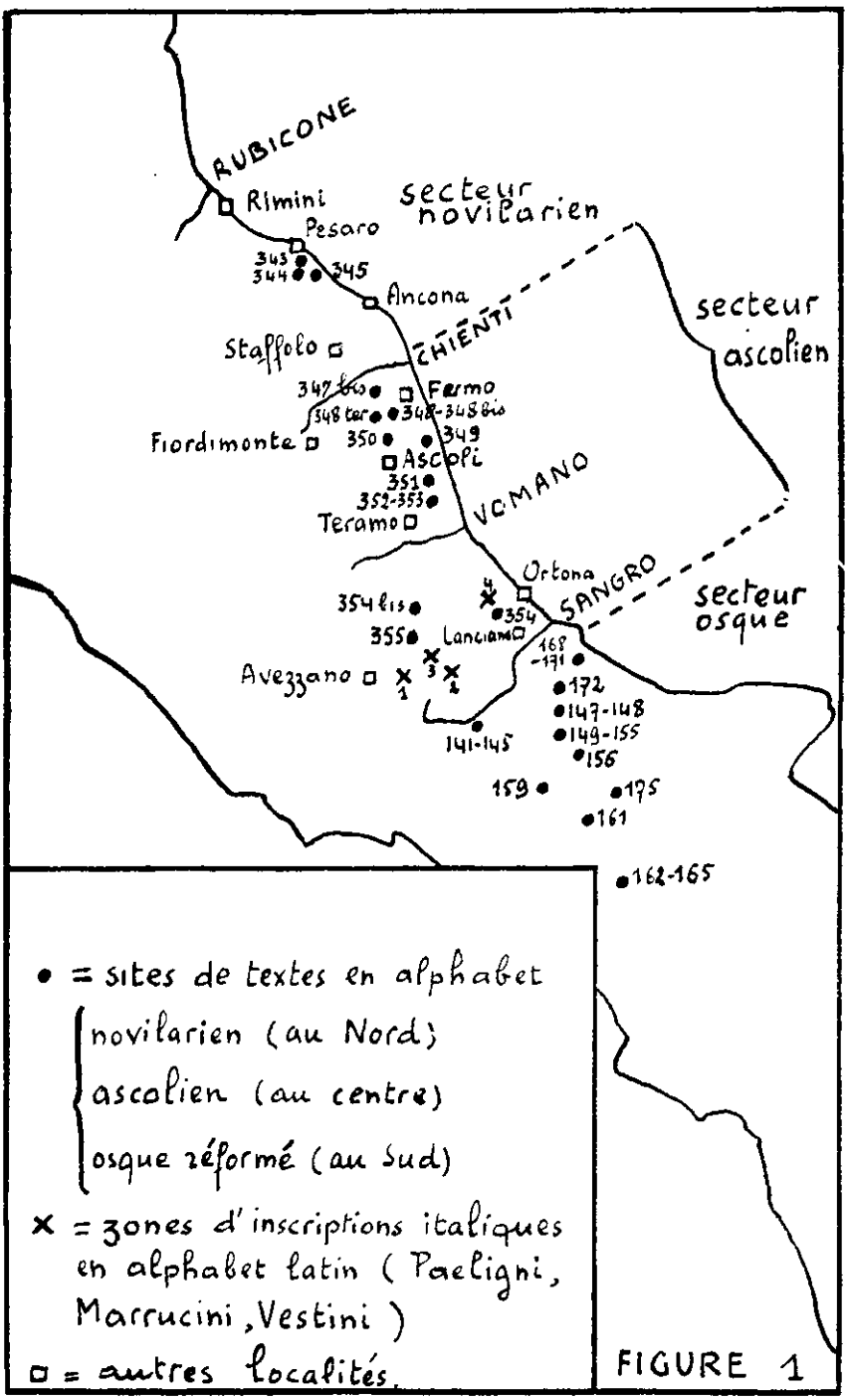

RUBICONE
Rimini
Pesaro
secteur novilarien
343
344
345
Ancona
CHIENTI
secteur ascolien
Staffolo
347 bis
Fermo
348 ter
348-348 bis
Fiordimonte
350
349
Ascoli
351
352-353
VOMANO
Teramo
Ortona
SANGRO
secteur osque
354 bis
354
355
Lanciano
168-171
Avezzano
172
147-148
149-155
156
141-145
159
175
161
162-165
• = sites de textes en alphabet
novilarien (au Nord)
ascolien (au centre)
osque réformé (au Sud)
× = zones d'inscriptions italiques en alphabet latin (Paeligni, Marrucini, Vestini)
□ = autres localités.

FIGURE 1

et l'autre géographiques (sans implications linguistiques ou ethniques). Nous proposons de définir :

a) le groupe septentrional comme « novilarien » (du nom de Novilara, le site archéologique et épigraphique le plus notoire de cette zone) ;

b) le groupe méridional comme « ascolien » (du nom d'Ascoli Piceno, d'où ne provient, à vrai dire, aucun de nos textes, mais qui est au centre de leur aire de distribution ; sauf trois [10], toutes les inscriptions de ce groupe ont été trouvées à moins de 50 kilomètres d'Ascoli, entre le Chienti et le Vomano, ou, si l'on préfère, entre Fermo et Teramo).

4. Nos textes novilariens [11], écrits dans une langue dont le caractère indo-européen n'est ni exclu ni démontré, datent de la fin du VI^e^ siècle ou du début du V^e^ siècle. Ils sont notés [12] dans un alphabet adapté de l'étrusque [13], comprenant [14], à notre connaissance, treize signes consonantiques et cinq signes vocaliques : *a*, *e*, *i*, *o* (O), ***ú*** (V̇) ; sur les 229 lettres dont se compose le grand texte PID 343, on relève vingt fois *a*, trente fois *e*, dix-huit fois [15] *i*, onze fois [16] *o*, dix-huit fois [17] ***ú***.

La présence d'un signe vocalique O comme celle de signes (d'occurrence assez rare [18], il est vrai) auxquels leurs ressemblances avec les signes correspondants de l'osque incitent à assigner les valeurs *b*, *g*, *d*, dénoncent l'action d'un modèle grec dans la création de l'alphabet novilarien (« modèle accessoire », § 1).

10. Inscriptions (plus méridionales) de Crecchio (PID. 354), de Castelvecchio Subequo (PID. 355) et de Capestrano (LIA. 69). — Quant à l'inscription d'Ortona du Musée de Naples, publiée par Ribezzo en 1918 (*R. I. G. I.*, II[2], p. 35-38), c'est, selon toute probabilité, un faux.

11. PID. 343, 344, 345 ; mais on se défiera du système de translitération de Whatmough (et parfois de ses lectures).

12. Écriture rétrograde ; mots séparés.

13. La forme de certaines lettres (ainsi, *p*) est proprement étrusque, non grecque.

14. Voir figure 2.

15. Dont trois fois devant voyelle : *ipiem* (l. 5), ***iśperion*** (l. 6), *iakút* (l. 11), et quatre fois après voyelle : ***iśairon*** (l. 3), ***lútúiś*** (l. 6), *aiten* (l. 7), ***arnúiś*** (l. 10).

16. Dans *rotnem* (l. 2), *polem* (l. 3), ***iśairon*** (l. 3), *rotne*[-] (l. 5), ***iśperion*** (l. 6), *rotem* (l. 7), ***śoter*** (l. 8), *merpon* (l. 8), *vilatoś*(l. 9), *polem* (l. 12), ***śotriś*** (l. 12).

17. Dans *erút* (l. 1), *úvlin* (l. 2), ***úś*** (l. 2), *tetšút* (l. 4), *krú*[-]*tenag* (l. 4), *trút* (l. 5), ***lútúiś*** (l. 6), *θalú* (l. 6), *vúlteś* (l. 6), *teú* (l. 7), *tamúr* (l. 7), *arnúiś* (l. 10), *et*[-]*út* (l. 11), *iakút* (l. 11), *teletaú*[-]*em* (l. 11), *timú* (l. 12), ***eúś*** (l. 12). La distinction qu'établit Whatmough entre deux variétés de ***ú*** (selon la longueur du tiret vertical) est purement imaginaire. — On observera que ***ú*** fonctionne comme premier élément (***lútúiś***, ***arnúiś***) ou comme second élément (***teú***, *teletaú*[-]*em*, ***eúś***) de diphtongues ; mais *v* est proprement consonantique : ***úvlin*** (l. 2), ***vúlteś*** (l. 6), ***vilatoś*** (l. 9).

18. PID. 343 : ***gaareśtadeś*** (l. 1), *krú*[-]*tenag* (l. 5), ***baleśtenag*** (l. 10), ***andś*** (l. 10).

	Abécédaire de Marsiliana	Alphabet de Novilara	Alphabet classique	Alphabet de Pesaro
a	A	A	A	A
(b)	B	B		
c	⅂	⅂ (g)	ↄ	ↄ
(d)	◁	ꓤ		
e	∃	∃	∃	∃
v	⅂	⅂	⅂	⅂
z	I		‡	
h	⊟		⊟	
θ	⊗	⊗	⊙, O	⊗
i	!	!	!	!
k	⊀	K		
l	⅃	⅃	⅃	⅃
m	ꟽ	ꟽ, M	ꟽ	
n	ꟽ	ꟽ	ꟽ	ꟽ
(ξ)	⊞			
(o)	O	O		
p	⅂	⅂	⅂	
ś	M	M	M	M
q	⊕			
r	ꟽ	◁	◁	ꟽ
s	⅃		⅃	⅃
t	⊀	⊀, T	⊀	⊀
u	Y	V (u)	V	Y
ś	X			
φ	Φ		⊕	
X	Y		⋎	
f			8	8

FIGURE 2

Mais ni le grec ni — directement — l'étrusque ne justifient la présence d'une marque diacritique (tiret vertical) dans V̇ ; ce détail formel implique :

a) que le modèle initial a bien été l'écriture étrusque (avec un signe unique V de voyelle vélaire) ;

b) que les Novilariens, dont la langue comportait deux voyelles vélaires phonologiquement distinctes, ont, à un premier stade du développement de leur écriture (avant nos plus anciens documents), adopté respectivement V et V̇ (variante diacritée) pour distinguer ces deux voyelles ;

c) qu'ils ont ultérieurement (et par référence à un modèle grec) substitué O à V, ce qui indique qu'ils avaient, au stade précédent, affecté *u̇* à la plus fermée de leurs voyelles vélaires, et *u* à la plus ouverte.

5. A cause de l'état encore lacunaire et souvent conjectural de la lecture et de l'interprétation des textes[19], on définira ici le groupe ascolien[20] en fonction de critères graphiques plutôt que de critères linguistiques et, jusqu'à plus ample informé, on y inclura, du nord au sud[21] :

347 *bis* (Loro Piceno ; Atti, p. 78, C) ;

348 (Belmonte ; Contr., p. 167 ; Atti, p. 79, F) ;

348 *bis* (Belmonte ; encore inédit[22], bien que signalé) ;

19. En dernier lieu : d'une part M. Durante, *Ricerche linguistiche*, II [1951], p. 163-179, « Contributi all' interpretazione delle iscrizioni picene » (ci-après, en abrégé, Contr.) ; d'autre part V. Pisani (LIA. et Atti. ; voir note 9). L'un et l'autre (comme, avant eux, Corssen, Deecke, von Blumenthal, Vetter) estiment, avec vraisemblance, que la majorité au moins des textes ascoliens note un dialecte original du groupe osco-ombrien.

20. Écriture soit boustrophède, soit dextroverse, soit sinistroverse ; ces variations de sens ont assez souvent entraîné l'inversion de certaines lettres (notamment *u* et *u̇*, qui ont alors la pointe vers le haut). Mots en général séparés par des interponctions. — La figure 3 donne un spécimen de cette écriture (emprunté au texte 350).

21. Nous suivons la numérotation de Whatmough (voir note 8), en insérant, pour les textes qui ne figurent pas dans PID., des numéros *bis* et *ter*.

22. Pierre du Musée d'Ancona (inventaire n° 222), signalée en 1935 par F. Ribezzo (*R. I. G. I.*, XIX, p. 201, n° 4) : « Su un frammento di stele ovoidale da Belmonte, ancora nel deposito :].θ*eries*[» ; il déclare lire θ, une lettre en forme de carré, légèrement inclinée. — V. Pisani, en 1959 (Atti., p. 76), mentionne cette pierre pour laquelle, dit-il, « il dr. Annibaldi [gli] ha favorito l'apografo che migliora e completa il testo del Ribezzo », mais il n'en donne pas le texte, p. 78 sv., et n'en fait plus état par la suite. — Nous donnons ce document (figure 3) d'après une photographie et des informations gracieusement fournies par la Surintendance des Antiquités d'Ancona. Coin supérieur droit d'une stèle funéraire (épaisse env. de 22 cm.) ; dimensions subsistantes : hauteur env. 33 cm., largeur env. 37 cm. ; lettres de 3,5 à 7 cm. A la ligne supérieure, on lit]:*pelie:s*, avec deux groupes de deux points qui ne paraissent pas être des meurtrissures accidentelles de la pierre ; *p* inversé (et non lettre carrée), *l* (et non *r*). La ligne suivante comporte une suite de traits brisés,

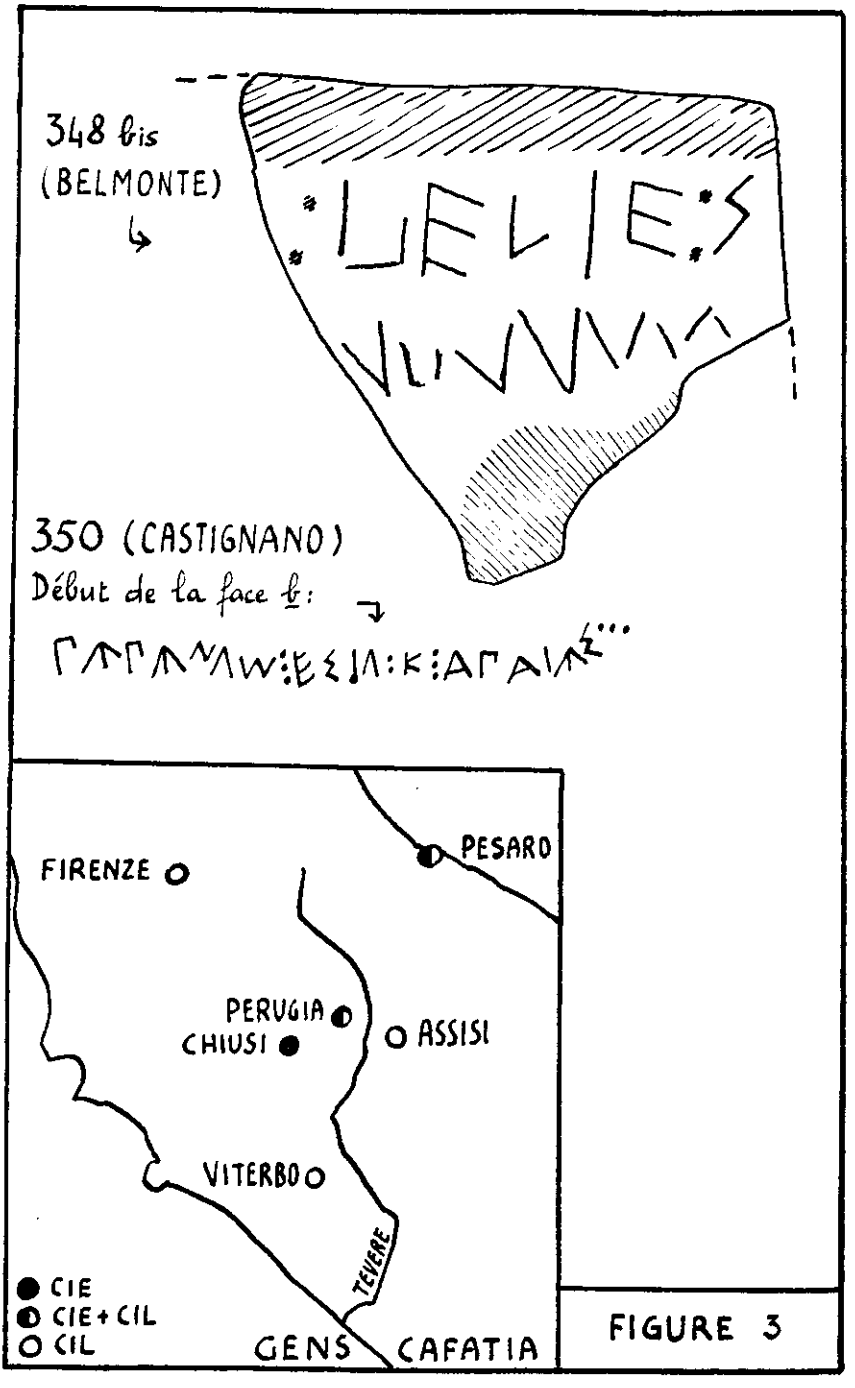

348 bis
(BELMONTE)
350 (CASTIGNANO)
Début de la face b:
FIRENZE
PESARO
PERUGIA
CHIUSI
ASSISI
VITERBO
TEVERE
CIE
CIE+CIL
CIL
GENS
CAFATIA

FIGURE 3

348 *ter* (Servigliano ; Contr., p. 171 ; Atti, p. 79, D) ;
349 (Acquaviva ; Contr., p. 167) ;
350 (Castignano ; Contr., p. 167 ; LIA. 68 ; Atti, p. 78, A) ;
351 (S. Omero ; Contr., p. 169 ; Atti, p. 78, B) ;
352 (Bellante ; Contr., p. 170 ; Atti, p. 79, E) ;
353 (Bellante) ;
354 (Crecchio ; Contr., p. 172) ;
354 *bis* (Capestrano ; Contr., p. 176 ; LIA. 69) ;
355 (Castelvecchio Subequo ; Contr., p. 176).

En revanche, on en exclura provisoirement :

347 (Staffolo, près de Cupra Montana ; statuette dite d'Osimo ; document géographiquement intermédiaire au secteur novilarien et au secteur ascolien ; écriture étrusque ; dialecte italique ; Contr., p. 172 ; LIA. 64) ;

347 *ter* (Fiordimonte ; Contr., p. 171 ; écriture ignorant *ú* mais opposant O à V ; document relativement récent, et occupant, au mieux, une position marginale par rapport au groupe ascolien) ;

353 *bis* (Ortona ; voir note 10) ;

355 *bis* (Avezzano ; Contr., p. 171 ; écriture usant de O ; mêmes observations que pour 347 *ter*).

L'écriture ascolienne distingue deux voyelles vélaires, notées [23] : l'une (*u*) par V ; l'autre (*ú*) généralement par ⩛, mais aussi par V̇ dans les documents les plus méridionaux (354, 355).

5. Il est légitime de se demander (et l'on s'est, en fait, demandé) s'il existe une connexion historique entre les créations des signes *ú* (*u* diacrité) dans l'écriture novilarienne (V̇), dans l'écriture ascolienne (⩛, mais aussi V̇ au sud) et dans l'écriture osque réformée (V̇).

Les trois domaines sont, géographiquement, assez voisins [24]

dont il est peu probable qu'elle soit simplement décorative ; mais la lecture, s'il s'agit de lettres, est très incertaine ; peut-être (?) quelque forme du terme *púpún-* (350 : *púpúnum* ; 351 : *púpún*[... ; 347 *bis* : *púpúns*) qui appartient (comme l'a bien vu Pisani) au formulaire funéraire) ; en tout cas, pas de *ú* visible sur la photo. Il semble qu'il n'y ait eu d'inscrit que ces deux lignes. — Les indications ici fournies (sans examen personnel direct de la pierre) ont évidemment un caractère provisoire.

23. Mais souvent avec inversion des signes ; voir note 20.

24. Voir carte (figure 1). On y a porté, outre les sites des textes ascoliens : d'une part, ceux des textes novilariens (nos de PID.), 343 (S. Nicola in Valmanente?), 344 (Novilara), 345 (Fano?) ; d'autre part, ceux des textes osques septentrionaux en alphabet osque réformé (nos de Vetter), 141-145 (Alfadena), 147-148 (Agnone), 149-155 (Calcatello = Bouianum Vetus), 156 (Molise), 159 (Boiano = Bouianum Vndecimanorum), 161 (Altilia = Saepinum), 162-165 (Mirabella = Aeclanum), 168-171 (Vasto = Histonium), 172 (Monte

pour qu'une innovation graphique d'origine ascolienne ait pu être, indépendamment, empruntée, au nord, dans la région de Pisaurum, par les créateurs de l'alphabet novilarien (§ 3 *b*), et au sud, dans le Samnium (d'où extension à la Campanie), par les réformateurs de l'alphabet osque (§ 2 *e*).

Il faudrait pour cela que l'alphabet ascolien ait été en usage au moins depuis 550, et au moins jusqu'en 300. Hypothèse non invraisemblable, mais qu'il est difficile de vérifier, faute de contexte archéologique pour la plupart des inscriptions ascoliennes.

De plus, il se manifeste une singularité qui, semble-t-il, n'a pas été jusqu'ici signalée. — Dans la phase primitive (supposée) de l'alphabet novilarien, ***ú*** devait être réservé à la voyelle vélaire la plus fermée, à en juger non par les mots où ***ú*** figure[25] puisque la langue nous demeure inintelligible, mais par la substitution ultérieure de *o* à **u*. — Dans l'alphabet osque réformé, ***ú*** est, au contraire, réservé à la voyelle la plus ouverte. — Des deux emprunts envisagés, l'un aurait donc été plus étroit ou plus fidèle que l'autre. Mais lequel? Il faudrait, pour le préciser, savoir à quoi répond la répartition ascolienne de *u* et de ***ú***.

Mais l'état présent de la lecture et de l'interprétation de nos textes ne permet pas d'affirmation à cet égard[26]. — L'anthroponyme *apúnis* (348) répond à *Aponius* du latin, mais aussi[27] à *apunies* du pélignien (Ve. 215 *s*; épitaphe en alphabet latin : *st. apunies .t.l*). Si *qupa*[-] (352) est bien une forme de « cubāre », on a là un argument pour *u* fermé. Mais si *púpúnum estu-k* (350) signifie bien « sepulchrum hoc[28] », les finales *-um* et *-u(m)k(e)* ou

Farano). — Il convient de rappeler, d'autre part, que le secteur ascolien comporte une zone proprement ascolienne (du Chienti au Vomano) et une zone mixte (du Vomano au Sangro) où l'on trouve à la fois des inscriptions ascoliennes et (en écriture latine) des inscriptions osco-ombriennes relevant des populations péligniennes, marrucines et vestiniennes (Vetter, 202-221) ; on a porté sur la carte (en les marquant d'une croix) les sites de Marruvium (1), Sulmo (2), Corfinium (3), Teate (4).

25. Voir notes 16 et 17.

26. Dans les quelques exemples cités ci-dessous (à partir de l'étude de Pisani, dans Atti), nous évitons les mots où figurent des lettres de lecture incertaine.

27. Bien entendu, l'étrusque ne peut avoir que *u* et ne nous apprend rien ici (*T. L. E.*, 94 et 760, *apunas* ; 650, *apunia*[-] ; 34, *apuniie* ; 348, *apunies*).

28. Interprétation très probable (voir Pisani, *Atti*, p. 81-83). Il ne s'agit pas d'un nom propre. — Il n'y a donc qu'une ressemblance fortuite entre asc. *púpún-* et la souche anthroponymique *Pu(p)p-* commune à l'osque (Ve. 43, Pompei), au vénète (PID. 141, Padoue), au falisque (Ve. 274 e, 289, 290, Falerii ueteres ; Ve. 352, Vignanello), au latin et à l'étrusque (Schulze, *G. L. E.*, p. 212-213). A moins d'admettre, conjointement, deux hypothèses, dont aucune n'est démontrable : *a*) la souche anthroponymique *Pu(p)p-* de l'italique serait issue

-u(d)k(e) comportent étymologiquement un **-ŏ-* ; il est vrai que l'osque (à la différence de l'ombrien) ferme *-ŏm* en *-um* (comme le latin). Si *apaiús* (350) est, au nomin. pl., le gentilice répondant à lat. *Appaeus*, la finale *-ús* repose étymologiquement sur **-ōs* ; en ce cas, l'osque et l'ombrien manifestent des flottements entre les timbres [o] et [u]. Etc. — Des indices de nature purement combinatoire pourraient être attendus du choix fait entre *u* et *ú* pour *u̯* (antévocalique) ; on lit *súa-* [29] en 350 b 2, *-túe-* en 354 a 1, *rúe-* en 354 a 2, etc. [30] ; ceci plaide pour *ú* voyelle fermée [31].

XVII

LA BILINGUE ÉTRUSCO-LATINE DE PESARO

Sommaire. — *Malgré l'autorité de la tradition, on doit douter de la lecture* frontac *et de la correspondance de ce mot (par l'intermédiaire de gr.* βροντή*) à lat.* fulguriātor.

1. C'est en 1562, il y a quatre siècles exactement, que fut relevée pour la première fois [1] cette inscription [2], une de nos rares bilingues étrusco-latines [3].

La pierre se trouvait, au XVI[e] siècle, maçonnée dans les anciennes murailles de Pesaro, non loin de l'église S. Antonio. Elle est, aujourd'hui, encastrée dans un mur du Musée lapidaire de la ville. C'est un grand bloc de marbre, haut de 69 centimètres et actuelle-

d'un sobriquet, en relation avec le groupe de lat. *pūpus/puppus, pūpa/puppa* « être humain en bas âge », « figurine humaine de petite taille » ; *b)* le nom ascolien *púpún-* du « monument funéraire » aurait primitivement signifié « effigie humaine », et se référerait soit à un type de pierres tombales grossièrement anthropomorphes comme celle qui porte l'épitaphe ascolienne 348 (Belmonte), soit à un type de stèles où l'épitaphe encadre une figuration humaine (352, Bellante) ; mais les monuments 347 *bis*, 350, 351, où figure *púpún-* ne sont pas de ce type. — V. Pisani propose une étymologie ingénieuse, mais incertaine, de *púpún-* à partir de **g[w]e(m)bh-* « profond ».

29. Et non *sua-* comme écrit Pisani (*Atti*, p. 78, 85, 86).

30. Il conviendrait de vérifier le texte de 351. 3 (*-uelθ* Zvetaieff, *-úelθ* Corssen, selon Whatmough), et celui de 355. 4 (*-úai-* Whatmough).

31. D'interprétation moins évidente serait le choix fait entre *ú* et *u* pour *-u̯* second élément de diphtongue. La graphie *a.ú-* est sûre en 349. 2 ; mais il faudrait vérifier le texte de 351. 4 (*paú-*?) et de 351. 5 (*eu* Zvetaieff, *eú* Corssen, selon Whatmough) ; a-t-on une diphtongue *e:ú* en fin de ligne en 355. a 2?

1. Par Hieronymus Ardizi (1524-1594) dans ses *Memorie della città di Pesaro*. Voir *C. I. L.*, XI[II], p. 937.

2. *C. I. L.*, I[2], 2127 = *C. I. L.*, XI, 6363 = PID. 346 = LIA. 67.

3. Voir G. Buonamici, *Ep. Etr.* [1932], p. 193-197.

ment large de 173 centimètres (mais les bords anciens du bloc, à droite et à gauche, sont perdus) ; l'épaisseur n'est pas connue, ni présentement mesurable. Une telle pierre ne peut guère avoir été qu'un linteau. Elle porte, en latin et en étrusque, l'épitaphe d'un même personnage ; le dispositif de l'inscription dans la moitié supérieure de la pierre, et les dimensions des lettres (l. 1 : 11,3 cm. ; l. 2 : 11 cm. ; l. 3 : 8 cm.) conviennent à un texte destiné à être lu au-dessus de la porte d'une chambre funéraire : monument, donc, de type étrusque, étranger aussi bien à l'antique civilisation locale, dite de Novilara, qu'à la civilisation romaine.

L'écriture de l'épitaphe latine permet de dater le monument du dernier quart du premier siècle avant notre ère.

Le défunt appartenait à une famille étrusque[4] dont Pérouse paraît avoir été le berceau (*cafate* : CIE. 3463, 3526, 3527, 3970, 3982, 4106, 4207, 4208, 4249, 4292, 4293 ; *cafatis* : CIE 3613), mais qui est connue aussi par une inscription étrusque de Chiusi (*caφateś* : CIE. 4757) et par des inscriptions latines de Viterbo (*C. I. L.* XI 3010), d'Assise (*Ibid.* 5535) et de Florence (*Ibid.* 1647). Famille étrusque traditionaliste, semble-t-il : de l'époque d'Auguste (comme la bilingue de Pesaro) date, à Pérouse, l'épitaphe bilingue d'un Volumnius dont la mère était une Cafatia : *P. Volumnius .A. f. Violens / Cafatia natus* (*C. I. L.* XI 1963 : sur le rebord d'un ossuaire de marbre), *pup. velimna au cahatial* (CIE. 3763 : sur le couvercle de l'ossuaire).

Vers cette même époque, donc, un Cafatius, haruspice de son état, qui vit à Pisaurum, s'y fait construire[5] une chambre funéraire de type étrusque, et fait graver sur le linteau une double épitaphe, latine et étrusque.

2. A un premier lapicide (A), qui était en même temps le maître d'œuvre, revient d'avoir calculé le dispositif d'ensemble (trois lignes équidistantes, de hauteurs décroissantes, dans la moitié supérieure du linteau), et d'avoir gravé le texte latin :

[L . Ca]fatius . L.f. Ste . haruspe[x] / fulguriator

Si l'on tient compte des lettres perdues à gauche et à droite, et dont la restitution est évidente, on voit que *fulguriator* était

4. Voir carte, fig. 3.

5. Une pierre de cette dimension et de ce poids n'a probablement pas été réemployée très loin de son premier site.

gravé exactement au milieu de la seconde ligne, avec des blancs égaux des deux côtés ; il est donc exclu que la l. 1 ait comporté, à droite de *haruspe*[*x*], un terme supplémentaire, même bref (*augur*, uel sim.), et qu'on puisse rétablir ainsi une plus exacte correspondance entre les deux versions de l'épitaphe.

Le lapicide B intervient en second ; la pierre a déjà été réglée pour recevoir, sur 8 centimètres de hauteur, le texte étrusque. La gravure est commencée à droite, à l'aplomb du *X* de *haruspex*, et menée à son terme, sans souci de conserver la symétrie latérale instituée par le lapicide A ; texte[6] :

[*c*]*afates . lr. lr. netśvis . trutnvt . fr-ntac*

Le gentilice, le prénom (*larθ*), le prénom du père (*larθ*, également) sont donnés[7] ; on n'attend rien qui corresponde à l'indication de la tribu *Ste*(*llatina*), division administrative purement latine[8] ; la titulature, en revanche, comprend trois termes, en regard de latin *haruspex, fulguriator.*

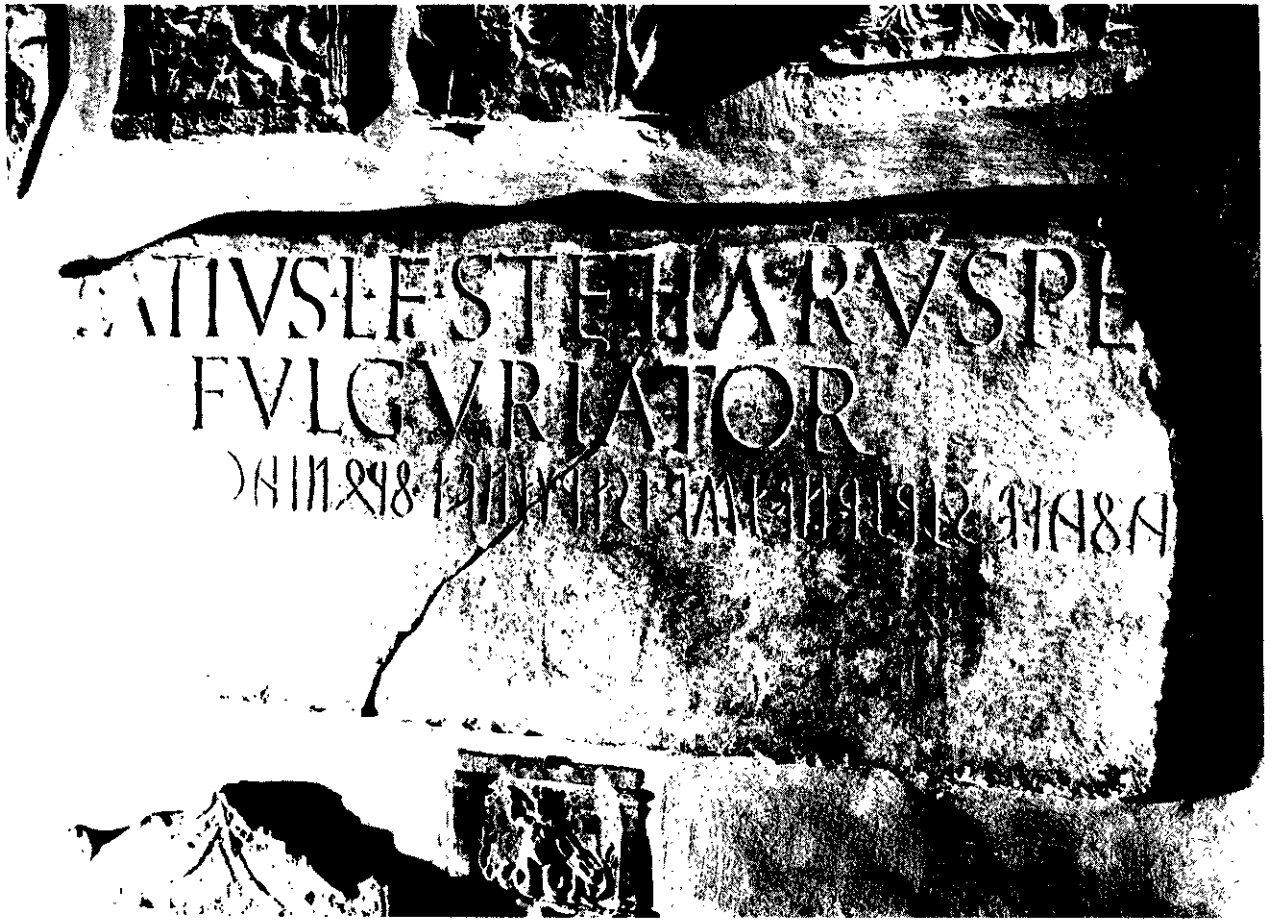
L'écriture du lapicide B appelle des observations[9]. Elle est très soignée. Elle est aussi très maniérée. Cet artisan étrusque de basse époque nous fournit, de son alphabet, une présentation originale et, en un sens, « baroque ». Le *r* et le *u* sont archaïsants (c'est-à-dire de type hellénique) ; le *ś* a un tracé (sans autre exemple) inspiré de ceux de *m* et de *n* ; le *e* et le *v* d'une part, le *l* d'autre part sont pourvus vers le bas (en place d'un petit trait oblique) d'un long trait plus ou moins incurvé. On ne saurait négliger ces singularités de style quand on traite du signe, singulier aussi, qui est le troisième du dernier mot. Notre scribe a transformé en une sorte de boucle le tracé d'une lettre normalement circulaire ; peut-être parce que les lettres circulaires sont, dans la tradition graphique étrusque, souvent moins hautes que les autres, et logées à quelque distance au-dessus de la ligne : ajouter à un petit cercle cette double queue était un moyen de rattraper la hauteur des autres lettres ; et le résultat de cette adjonction était un tracé de même famille que celui de *f*.

6. Nous remplaçons ici par un tiret la troisième lettre du dernier mot. Voir plus bas.

7. L'ordre ici adopté n'est pas le plus usuel, mais est loin d'être sans exemples (voir Buonamici, *Ep. Etr.*, p. 278); ainsi *cales . lθ . lθ.* à Tuscania ; *tarnas larθ larθial* à Vulci; etc.

8. Contra : L. Deroy (*Latomus*, XV [1956], p. 206-214), qui suppose que *netśvis* traduit *Stellatina.*

9. Voir (outre la photographie) la figure 2, où l'alphabet de Pesaro est confronté à l'alphabet étrusque classique.


MIVS LESTE HARVSPE
FVLGVRIATOR

3. Cette lettre en forme de boucle, qui s'explique par le maniérisme propre au lapicide B, est, comme on peut s'y attendre, un hapax en étrusque. — Figurant dans un texte remarquable, connu depuis le XVI^e^ siècle, elle est intégrée[10] : en 1733, dans l'alphabet étrusque de Louis Bourguet (qui y voit une variante de *q*) ; en 1737, dans celui d'Anton Francesco Gori (qui y voit une variante de *f*) ; en 1739, dans celui de Scipione Maffei (qui y voit un *o*, comme on continuera à le faire depuis lors) ; etc. — Originale, elle a tenté quelques faussaires[11] : celui à qui est due l'inscription (CIE. 4599) d'un vase du Musée de Pérouse ; celui à qui est due une prétendue monnaie de Vetulonia du Musée de Bologne.

Ce qui est proprement confondant, c'est que, depuis plus de deux siècles, on lise cette lettre comme un *o*, sans que personne ait jamais remis en question pareille lecture, alors qu'on a des milliers d'inscriptions étrusques et que pas une, bien entendu, n'a de signe *o*. Ce tracé, dont on n'a pas d'autre exemple, tout le monde admet que c'est une variante d'une lettre circulaire (et nous avons essayé de montrer, § 2, dans quel contexte stylistique s'inscrit cette variante) ; mais il n'y a pas d'autre lettre circulaire (pointée ou non) en étrusque, que le θ. A qui nous dirait : « Montrez-moi un autre θ qui ait cette forme », nous répondrons : « Montrez-moi un autre *o* qui ait cette forme, et, tout d'abord, quelle qu'en soit la forme, montrez-moi un autre *o* en étrusque ».

A) Dira-t-on que *o*, dans un document bilingue tardif, est un emprunt à l'écriture latine? [En ce cas, d'ailleurs, pensons-nous, il aurait eu toutes chances de garder, sans modification, le diamètre normal et la forme circulaire de l'*o* latin.] Supposera-t-on[12] qu'on a là la notation (exceptionnelle) d'une voyelle vélaire étrusque relativement ouverte? — Mais, que les Latins, lorsqu'ils nous transmettent des noms propres étrusques, hésitent entre *o*

10. Voir G. Buonamici, *Ep. Etr.*, p. 37 (fig. 18) ; p. 38 (fig. 19) ; p. 40 (fig. 20 et 21) ; etc.

11. G. Buonamici, *Ep. Etr.*, p. 166 sv., reconnaît que CIE. 4599 est un faux, mais ne met pas en doute l'authenticité de la monnaie. Au reste, écrit-il non sans quelque naïveté (en faveur d'un *o* étrusque), « l'uso di quel segno dimostra ad ogni modo che il falsario ha avuto sott' occhio una iscrizione autentica in cui detto segno figurava ». Comme si tous les alphabets étrusques publiés depuis deux cents ans n'étaient pas une source suffisante pour un faussaire (n'eût-il jamais vu, comme il se peut, le marbre de Pesaro) ! — Sur la fausseté de l'as portant *vetlvnoa* [*sic*], voir CIE. II, p. 114, et TLE. ad 796.

12. M. Pallottino, *Elementi...* [1936], § 5 : « La trascrizione latina di nomi etruschi, ed une eccezionale grafia (*frontac*) attestano la presenza del suono *o* almeno in determinate pronunce tarde dell'etrusco. »

et *u* pour noter la voyelle vélaire (unique) de cette langue étrangère, probablement moins ouverte que leur [*o*], mais moins fermée que leur [*u*], c'est là un fait aisé à comprendre, et banal. Qu'un Étrusque, au contraire, ait éprouvé le besoin d'introduire un *o* dans la notation de sa propre langue est difficilement concevable. Le premier fait ne rend pas plausible le second. Les deux données (s'il fallait vraiment lire *frontac*) ne pourraient être mises en relation que si l'on imaginait que notre texte B a lui-même été gravé par un Latin sachant mal l'étrusque. Mais (outre que ce même lapicide a écrit *trutnvt*) rien n'appuie une telle hypothèse.

B) Dira-t-on, alors, que le texte B n'est pas étrusque, mais « novilarien »? Whatmough (PID. 346) et Pisani (LIA. 67) se sont posé la question. Non point, d'ailleurs, à cause du *o* de *frontac* (qui, si étrange que ce soit, n'a guère offusqué personne jusqu'ici), mais à cause du voisinage géographique de Pesaro et de Novilara, et parce que la finale de *frontac* rappelle celle de *baleśtenag*, *krú*[-]*tenag*, la finale de *trutnvt* celle de *erút*, *tetśút*, etc. A une telle hypothèse on opposera deux arguments, l'un négatif, l'autre positif :

a) Entre les textes novilariens et le nôtre, cinq cents ans ont passé. Cinq cents ans sans aucun témoignage, direct ou indirect, de survivance de la langue novilarienne.

b) Le caractère proprement étrusque de notre épitaphe est hors de doute : 1° le monument auquel appartenait ce linteau est de type spécifiquement étrusque (§ 1) ; — 2° le personnage porte un nom et un prénom bien connus, par ailleurs, comme étrusques (§ 1) ; — 3° le mot *netśvis* se retrouve[13] dans une épitaphe de la région de Chiusi ; — 4° le mot *trutnvt* se retrouve[14] dans une épitaphe de Tarquinii ; — 5° le dernier mot est un hapax, mais présente une finale *-ac* bien connue en étrusque comme suffixe d'adjectif.

En bonne méthode, et en dépit d'une longue et constante tradition, nous estimons qu'on doit lire *frθntac* et non *frontac*, même si, sur la signification de *frθntac* (§ 5), on devait demeurer dans

13. CIE. 978 = TLE. 524 (Poggio al Moro : ossuaire) : *nae. cicu / peθnal / netsviś* (prénom abrégé, gentilice, patronyme, nom de fonction).

14. CIE. 5487 = TLE. 118 (cippe) : *apries . ar . vθ / trutnuθ* (gentilice, prénom abrégé, patronyme abrégé, nom de fonction).

l'incertitude (ce qui est le cas, après tout, pour la majorité des mots étrusques).

4. Cette lecture traditionnelle, *frontac*, prend appui, historiquement, sur une interprétation elle-même traditionnelle, qu'on trouve déjà en 1789 chez Lanzi et qui a été presque constamment acceptée depuis lors[15]. Elle fait de *frontac* l'équivalent[16] de *fulguriātor*[17] en se référant à gr. βροντή. Plus précisément [puisque βροντή n'est pas un vocable « méditerranéen », mais un dérivé grec de βρέμω, parallèle à κοίτη (de κεῖμαι), ἀορτή (de ἀείρω), etc.], cela revient à supposer que l'étrusque a emprunté βροντή, et a bâti sur ce mot d'emprunt, un dérivé en *-ac*.

Mais (indépendamment même de la lecture du mot) comment n'a-t-on pas vu les faiblesses intrinsèques d'une telle hypothèse? — 1° Est-il, a priori, vraisemblable que l'étrusque ait emprunté au grec le nom d'un phénomène naturel? — 2° La « foudre » (*fulgur*, ἀστραπή) est autre chose que le « tonnerre » (*tonitrus*, βροντή) : admettra-t-on que la langue technique de la divination ait pu les confondre? — 3° En passant en étrusque, βροντ-, par surcroît, n'eût pu donner que *prunt-* ou *φrunt-*, puis *frunt-*[18].

Ces objections nous paraissent dirimantes.

Et nous ne voyons pas que l'identification du prétendu *frontac* à *fulguriātor* puisse être secourue par des rapprochements imprécis avec d'autres données, elles-mêmes obscures : osq. **frunter** d'une part (voir ci-après, XVIII), lat. *frontesia* (??) d'autre part[19].

5. Si donc on consent à s'affranchir d'une tradition deux fois

15. Sauf, récemment, par S. Ferri (*Rendic. Lincei* XIII [1958], p. 323-326), qui ne met pas en doute la lecture *frontac*, mais qui voit là un ethnique « Ferentinus » (il s'agirait de Fèrento, près de Viterbo). — Mais G. Alessio (*St. Etr.*, XXIX [1961], p. 204-217) revient à l'interprétation traditionnelle.

16. Il en résulterait (sauf pour Deroy : voir note 8) que *netśvis* et *trutnvt* répondent à *haruspex*, dualité dont on a essayé de rendre compte de diverses façons.

17. L'hapax *fulguriātor* n'implique pas nécessairement un verbe en *-ā-*, mais peut-être un nom d'agent dénominatif comme *gladiātor* (*gladius*), *uindemiātor* (*uindēmia*), *lectisterniātor* (*lectisternium*), etc. Faut-il supposer un intermédiaire **fulgurium*? Ou faut-il supposer un transport analogique de la finale *-iātor*, prise comme un tout?

18. Voir plus haut, XVI, § 2 *a*.

19. Pseudo-Placidius (*Gloss. Lat.*, IV, p. 62, n° 29) : « (*por*)*tensa* : *ostenta* ; *unde et portendere* ». Mais les manuscrits ont soit *fortensa* (deux Parisini, un Vaticanus), soit *frontesia* (trois Vaticani). Ni l'une ni l'autre des leçons ne semble digne de foi (comme l'indique le commentaire « *unde et portendere* », qui implique une forme apparentée à *portendō*) ; cf. S. Ferri, *Rendic. dei Lincei*, XIII, p. 324. Mais on a voulu voir dans *frontesia* un *βροντήσια « Donnerzeichen » emprunté par l'intermédiaire de l'étrusque.

centenaire, à laquelle son âge a conféré une autorité imméritée mais indiscutée, il apparaît que ni la lecture *frontac* (§ 3) ni le rapprochement avec βροντή (§ 4) ne sont plausibles.

La lecture probable du mot est *frθntac*, avec une graphie dévocalisée (dans des syllabes incluant liquide et nasale).

Aux deux qualifications de l'épitaphe latine, *haruspex* et *fulguriātor*, répondent trois qualifications dans l'épitaphe étrusque, *netśvis*, *trutnvt* et *frθntac*, sans qu'a priori il y ait de raisons de mettre en correspondance *fulguriātor* et *frθntac* plutôt que de voir en *frθntac* un terme supplémentaire.

Ces points acquis (et ils peuvent l'être, quelle que soit la signification de *frθntac*), une recherche sur cette signification est envisageable. Mais, à la différence de ce qui précède, elle ne pourra comporter de démonstration et restera nécessairement conjecturale et fragile. Nous supposons que *fr-*, dans l'étrusque tardif de notre texte, représente un plus ancien **pr-* ; il s'agit donc alors (*-ac* étant un suffixe d'adjectif) d'interpréter un radical **prθnt-*. On est, dès lors, conduit à songer à un *frθntac* signifiant **portentālis* : est-il inadmissible que la communauté de civilisation latino-étrusque, aux VII^e^ et VI^e^ siècles, notamment dans le domaine des pratiques religieuses, ait pu donner lieu dans les deux sens à des emprunts d'une langue à l'autre et que *portentum*, mot latin archaïque[20], soit, à cette époque, passé en étrusque? — On sait par Cicéron (*De diuinatione*) que les livres sacrés des Étrusques se divisaient en trois : *et haruspicīnī et fulgurālēs et rītuālēs* (I 72), et que le troisième groupe traitait essentiellement des *ostenta* (II 49) ; les *ostenta*, comme les *portenta*, sont les signes privilégiés, les prodiges. Ne pensera-t-on pas (quelle que soit la raison qui a fait abréger la titulature latine) que la titulature étrusque de notre épitaphe se réfère à cette traditionnelle division tripartite : *netśvis* (= *haruspex*), *trutnvt* (= *fulguriātor*), *frθntac* (= **portentālis*)?

20. A la fois par la forme du préverbe (doublet *por-* de *pro-*) et par celle du participe : *tentus* (**tn̥-to-*), non *tēnsus*.

XVIII
LA DÉDICACE OSQUE DE ROCCA ASPROMONTE

SOMMAIRE. — *Discussion de ce court texte, connu seulement par une copie du XVIII*e *siècle, et, en particulier, du mot* frunter *qui y figure.*

1. D'un sanctuaire osque fortuitement mis à jour en 1777 par des paysans, non loin de Rocca Aspromonte (à une quinzaine de kilomètres de Boiano = Bouianum Vndecimanorum), nous connaissons[1] : d'une part, une statue hellénistique de Minerve, en terre cuite, haute de 1m50 environ, qui fut recueillie à Vienne, au Cabinet des Antiques ; d'autre part, une pierre d'autel inscrite, qui fut volontairement détruite peu après sa découverte, mais dont nous avons une copie de Domenico Cerulli, publiée à Naples en 1777.

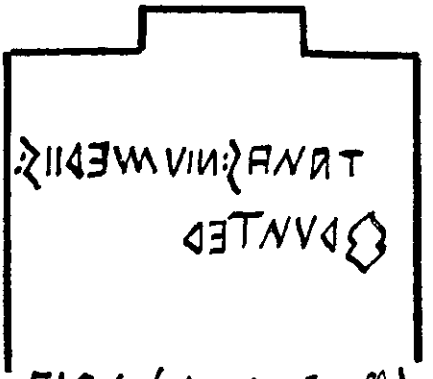


FIG. 4 (d'après Cerulli)

L'inscription[2], dont le texte nous est donc incontrôlable, était gravée en alphabet osque, de droite à gauche, sur deux lignes, et portait, d'après Cerulli :

tanas : niumeriis : / frunter

1. On trouvera chez Mommsen (*Unterit. Dial.* [1850], p. 174-175) une relation détaillée de la découverte et du sort des deux monuments, et aussi (pl. IX) une bonne lithographie de l'inscription (d'après Cerulli) et de la statue.

2. Publiée, en dernier lieu, dans les recueils de Vetter (n° 158), de Bottiglioni (n° 18), de Pisani (LIA. 38) ; et discutée par G. Alessio, *St. Etr.*, XXIX [1961], p. 213 sv.

2. On a d'abord vu dans **tanas** le nom individuel du dédicant. Mais (ce qui n'est pas, à vrai dire, un argument décisif) l'absence de tout autre exemple d'un tel nom (ou d'un gentilice qui en dérive) jetait un doute sur la correction de la lecture. — Pisani (suivi par Alessio) restitue (ce que semble permettre la disposition du texte sur la pierre) un génitif de nom divin [**a**]**tanas**.

Le second mot est caractérisé par la finale **-iis** comme un gentilice sg., ce qui implique la présence d'un nom individuel qui précède. Mais il arrive parfois que la forme en **-iis**, dans des inscriptions peu soignées, soit substituée à la forme en **-is** et joue le rôle de nom individuel[3]. Ce pourrait être le cas ici, si l'on accepte pour **tanas** l'hypothèse de Pisani.

En tout état de cause, **niumeriis** est une hybridation curieuse (et, à coup sûr, tardive) entre osq. **niumsis** (nom ind.) ou **niumsiis** (gent.) et lat. *Numerius*. Ce latinisme donne à penser que notre texte est postérieur à 300 ; postérieur donc à la réforme de l'alphabet qui distingue *ú*, valant [o], de *u*, valant seulement [u]. Mais l'usage de l'alphabet ancien a pu se maintenir, plus ou moins longtemps, à côté de celui de l'alphabet réformé ; de sorte que, dans **frunter**, il n'est pas inadmissible d'entendre soit [o] soit [u] la première voyelle (encore que [u] soit, pour des raisons chronologiques, plus probable).

3. L'absence quasi totale[4] de cognomina dans le système onomastique osque invite à voir dans **frunter**, si c'est un nom[5], soit (*a*) un élément de la titulature du dédicant, soit (*b*) un élément de la formule de dédicace.

Dans les deux hypothèses on a toujours, explicitement ou implicitement, apparenté le mot à lat. *fremō* (en faisant du correspondant osque de ce verbe un équivalent sémantique de lat. *tonāre*). On n'a jamais, pour autant, tenté de justifier la forme dans le détail, ce qui conduirait à supposer : 1° que l'osque, en regard de lat. *fremō*, use d'un causatif ou intensif[6] qui, s'il existait en latin, serait **fromeō* ; 2° que nous avons ici un nom d'agent

3. « There is in Oscan a distinct class of names in **-iis** ; with the exception of a few forms on carelessly written inscriptions, they are all gentiles » (Buck, § 174).

4. Exceptions : Ve. 107, 154, 176, 200 G.

5. On semble ne s'être jamais demandé si ce n'est pas une forme verbale médio-passive, comme *uincter* « conuincitur ».

6. La formation est représentée en osco-ombrien (Buck, § 212. 2) : ombr. *tursitu* « terrētō ».

bâti sur ce présent [comme *doctor* sur *doceō*, *(re)spōnsor* sur *spondeō*, *tōnsor* sur *tondeō*, *tortor* sur *torqueō*, etc.], c'est-à-dire l'équivalent d'un **frontor* bâti sur **fromeō*.

a) Voir, dans **frunter**, le nomin. sg. d'un nom d'agent apposé au nom du dédicant, comme fait Pisani[7], c'est aller au devant de plusieurs difficultés. — Les unes, de forme : **-tēr* est, en osque, **-tir** (**patir**, etc.) ; de plus, le suffixe **-ter-* ne se rencontre pas hors des noms de parenté et, en osco-ombrien comme en latin, le seul suffixe de nom d'agent masculin est **-tōr-*[8]. — Les autres, de sens : à supposer qu'on eût ***fruntur**, le mot signifierait « qui tonne » ou « qui fait tonner » (et non : « qui interprète les présages fournis par la foudre »).

b) Il est certainement plus prudent de voir dans **frunter(ei)**, avec Sgobbo[9], Vetter, Bottiglioni et Alessio, une épithète divine (« tonantī ») au datif[10], abrégée par le lapicide (mais pourquoi?) ou mutilée sur la pierre. Mais il faut en faire un féminin[11], car **-trei** (et, avec anaptyxe, **-terei**), en dehors des noms de parenté, ne peut être que le datif du suffixe **-trī-* de nom d'agent féminin, à quoi répond lat. *-trī-c-* : osq. **fuutrei** « genetrīcī ». Si au début du texte, on restitue **[a]tanas**, ce qui est plausible mais non nécessaire (§ 2), il faudra admettre que la déesse est désignée deux fois, d'abord par un génitif de propriété (« cet autel appartient à... »), puis par un datif de dédicace[12].

On mesure combien nous sommes loin, avec osq. **frunter**, d'un *frontac* « fulguriator » ..., si *frontac* existait.

Michel LEJEUNE.

Paris, mai 1962.

7. **Frunter** (« fulguriātor ») è la forma osca corrispondente al piceno *frontac*... Poiché **frunter** si puo riconnettere con gr. βροντή, il piceno *frontac* sarà parola italica con suffisso indigeno.

8. Buck, §§ 180, 246.

9. *Not. Sc.*, 1930, p. 405.

10. Nous écrivons **-ei**, non **-eí**, dans l'hypothèse où notre texte conservait encore l'alphabet ancien (voir plus haut), ce qui donne plus de facilités pour expliquer **frunter**.

11. Comme Alessio (bien que celui-ci méconnaisse ou néglige les données, que nous rappelons, sur **-ter-*, **-tōr-* et **-trī-* en osque).

12. Bien entendu, on pourrait imaginer aussi un génitif **frunter(eis)** en accord avec **[a]tanas** ; mais l'ordre des mots serait alors surprenant.